

Un sujet controversé...

Mais c'est le sujet surtout qui déplut à quelques-uns. Qu'on en juge ! Lamartine nous emmène dans la lointaine Haïti du début du XIXe siècle, où opère un certain Toussaint Louverture, un ancien esclave noir, qui s'est mis en tête de libérer ses congénères et qui, pour cela, lève une armée capable d'anéantir l'armée des blancs prêts à tout pour plaire à leurs donneurs d'ordres.

Il est vrai que Toussaint était, à juste titre sans doute, un personnage très controversé. Mais l'essentiel est ailleurs. Le Poème dramatique de Lamartine est d'abord une charge puissante contre l'esclavage, lequel vient tout juste d'être aboli en France... par Lamartine, agissant en l'occurrence en tant que chef du gouvernement provisoire de la IIe république. Je cite : « *Trois jours après la révolution de février, je signai la liberté des noirs, l'abolition de l'esclavage* » (préface de *Toussaint Louverture*). Ce faisant, Lamartine rétablissait la décision d'abolition votée par la Convention Nationale de Robespierre le 16 Pluviôse An II (4 février 1794), c'est-à-dire près de six mois avant le coup d'Etat du 9 Thermidor (juillet 1794). Je n'établis pas de relation de cause à effet, bien sûr entre ces deux événements majeurs de notre histoire ! Je voudrais juste rappeler, au passage, que cette abolition fut abolie par Bonaparte par la loi du 30 Floréal An X (2 mai 1802). Pour qui connaît Antoine Court : l'esclavage et les noirs, un personnage totalement atypique, les années 1793-94, la Convention, Robespierre, un coup d'Etat fomenté par la peur, le consulat, Bonaparte... Ah ! oui, sûr qu'il y avait là de quoi l'intéresser, le susciter et le lancer sur la piste des *Girondins* de Lamartine ! Nous en reparlerons !

Le moment où je pense à Toussaint Louverture, à Lamartine et à Antoine Court, est aussi celui qui suit de peu le FIG de Saint-Dié-des-Vosges : *Festival International de Géographie* : trois jours de manifestations, conférences, tables rondes, d'un niveau très élevé. J'y ai entendu, entre autres, Lilian Thuram, vous savez ce footballeur de haute volée, grâce à qui les Français d'Aimé Jacquet ont gagné la Coupe du monde en 1998. Quand je dis « vous savez », je m'avance. Car, si vous n'écoutez que France Culture, vous ne pouvez pas savoir. France Culture, en effet, ne connaît ni le sport, ni les sportifs. Quoi qu'il en soit, Lilian Thuram, noir d'origine guadeloupéenne et dont les ancêtres furent esclaves, maintenant qu'il est à la retraite, passe une grande partie de son temps à se battre contre le racisme et toutes les formes, quelles qu'elles soient, de xénophobie. Et il a dit cette chose que je trouve d'une profondeur absolue : « *Les blancs ne savent pas qu'ils sont blancs. Moi, c'est quand je suis arrivé en France que j'ai su que j'étais noir* ». Personnellement, j'ai découvert que je n'étais pas français grâce au curé de ma paroisse, qui n'adorait, je crois, que Pétain ; j'avais 8 ou 9 ans.

Je reviens à Lamartine et à son *Poème dramatique*. En 1850, il savait évidemment que ses détracteurs, racistes et xénophobes, l'attendaient au coin du bois. Pour la première du Théâtre de la Porte Saint-Martin, il avait donc quelque peu « nettoyé » son texte. Par exemple, ses spectateurs n'ont pas pu entendre ces vers-ci attribués à Toussaint, je ne peux pas m'empêcher de les citer et, comme lui, « *d'entasser tous les maux que les blancs ont versés sur lui, sur les noirs, sur les esclaves* :

*Les haines, les mépris, les hontes, les injures,
La nudité, la faim, les sueurs, les injures,
Le fouet et le bambou marqués sur votre peau,*

*Les aliments souillés, vils rebuts du troupeau ;
Vos enfants nus suçant des mamelles séchées,
Aux mères, aux époux, les vierges arrachées ... »*

Quelle violence ! on croirait entendre un morceau des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné (redécouvert d'ailleurs au XIXe siècle).

Antoine Court, amateur de théâtre

Pour des raisons dont je parlerai plus tard, Antoine Court connaissait bien Lamartine et son *Toussaint Louverture*. Grand amateur de théâtre, il était, comme moi, un familier de la Comédie de Saint-Etienne, celle du temps de la décentralisation voulue par Jeanne Laurent, celle de Jean Dasté et de Pierre Vial. Et il aimait bien s'amuser à faire de la mise en scène. Même, il ne craignait pas de se frotter aux plus intimidants des classiques. Avec ses étudiants de la fac de Lettres de Saint-Etienne, il avait créé une troupe de théâtre, avec laquelle il monta le *Tartuffe* de Molière : *Tartuffe ou l'Imposteur*. Rien que ça ! Je me souviens que, lors de son entrée en scène, Orgon trébuchait, puis s'affalait de tout son long sur les planches. Drôle d'idée, lui dis-je, personne n'a jamais fait cela. Normal, me répondit-il, personne n'a compris le personnage d'Orgon. En vérité, Orgon est un lèche bottes, il est tout le temps en train de s'écraser, de s'aplatir devant Tartuffe, comme tant d'autres devant les puissants. Il passe son temps à tomber, c'est dans sa nature. Bien sûr, je fais la part de l'espièglerie et de l'humour si chers à mon ami Antoine Court. Mais je me dis que, au fond, il n'avait pas tort de grossir le trait pour saluer d'un grand éclat de rire les obséquieux, les flatteurs, les courtisans, les valets d'hier et d'aujourd'hui, tous ceux, par exemple, que Louis de Funès s'est plu à incarner si souvent et si bien. Oui, je me dis que, toutes proportions gardées, l'Orgon d'Antoine est, en somme, l'exact contraire du Toussaint de Lamartine.

Antoine est mort en 2003. Brutalement. A un an près, nous avions le même âge. Dans les années 70 du siècle dernier, nous enseignions tous les deux dans le même établissement de Saint-Etienne, le lycée Claude Fauriel, un lycée de « classes prépas », littéraires, scientifiques, économiques, etc. Une douzaine au total. Antoine et moi, nous étions de tout jeunes agrégés de Lettres classiques. Le hasard faisant parfois bien les choses, il se trouve que deux postes furent déclarés disponibles simultanément et qu'ils nous furent proposés : un poste de professeur de lettres en khâgne et un poste d'assistant à la fac de lettres de Saint-Etienne. Et, chose étonnante et sans doute inimaginable de nos jours, ce fut à nous de décider : qui prendrait la khâgne et qui irait en fac ? Ancien khâgneux moi-même, je n'avais pas du tout envie d'enseigner en fac : une thèse en lettres, ça vous occupe une bonne dizaine d'années et, tant que vous n'avez pas le titre de professeur d'université, vous travaillez à l'ombre d'un « patron ». Alors non, très peu pour moi ! J'ai donc laissé la fac à Antoine, qui en fut très content, et pour cause : il avait déjà un projet de thèse en chantier. Quand il m'annonça qu'il se préparait à une recherche sur ... les *Girondins* de Lamartine, j'en fus –permettez-moi le mot ! abasourdi. Je me rappelle très bien ma réflexion : dix ans sur Lamartine, mais c'est de la folie, Antoine !

Lamartine un peu oublié

Il faut dire que, à l'époque dont je parle, Lamartine n'avait pas la cote. Il venait de mourir, le 29 février 1869, après une vingtaine d'années sans grand relief encore que chaotiques quelque peu. L'heure était au nouveau roman, à Nathalie Sarraute, Alain

Robbe-Grillet et autres Michel Butor. Les épanchements, les effusions, les larmes, la mélancolie, ah ! non, quelle, horreur ! Les *Méditations poétiques*, Les *Harmonies* elles aussi *poétiques*, tout cela que le Lagarde et Michard (honné par les nantis de la culture) nous avaient appris à adorer, on osait à peine en parler : « *lyrisme poitrine* », disait Flaubert en précurseur. Certes, Henri Guillemin avait publié chez Boivin un très sage (il débutait !...) *Lamartine, l'homme et l'œuvre*, qui avait fait autorité. Mais, c'était en 1940, autant dire avant le déluge. Qui s'en souvenait ? Je ne me souviens pas d'en avoir entendu parler ni à Louis-le-Grand, ni à la Sorbonne.

Dans ces années 70 dont je parle, je ne connaissais, donc, que le Lamartine du Lagarde et Michard (à qui on doit tant quand on est issu d'un milieu « modeste »), celui que je me récitais parfois le soir en m'endormant quand j'avais quatorze ou quinze ans. « *Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence... Ô temps suspends ton vol et vous heures propices !...* » Aujourd'hui, quand je vais de Mâcon à Cluny en automne, avant de laisser Milly et Saint-Point à main gauche, et avant de gravir le col du Bois Clair (600 m. !), je vois sur ma droite une colline dont le sommet est couvert de feuillus. Alors, invariablement, je pense à Lamartine : « *Salut, bois couronnés d'un reste de verdure !...* », et je me dis que c'est une chance que de pouvoir voir un paysage à travers un poème ou une chanson.

Au moment où Lamartine mourait, le temps des romantiques était passé, même si on respectait encore le vieil Hugo. C'était celui des Parnassiens impassibles, Baudelaire, Heredia, Banville. Et Verlaine l'inégalable : « *Est-elle en marbre ou non, la Vénus de Milo ?* »

Antoine Court choisit les jetés de côté, les faibles, les vilipendés...

Si Antoine Court s'est très tôt intéressé aux côtés mal connus de Lamartine, c'est que, par nature sans doute, il avait un faible pour les jetés de côté, les oubliés, les en marge, les proscrits, les regardés de haut, voire les vilipendés. Devenu professeur d'université, les travaux qu'il a dirigés ou auxquels il a participé, portent sur des penseurs quasiment censurés comme Jules Vallès (avec Roger Bellet), sur la présence de la femme dans la littérature du XIXe siècle (qui s'en soucie à l'époque ?), sur la fonction du corps dans l'écriture et sa présence dans la littérature (avec Pierre Charreton), etc. Dès lors, j'aurais bien dû ne pas m'étonner quand il m'a annoncé que son travail de thésard allait porter sur les Girondins de Lamartine dont personne n'avait entendu parler.

Quand je vais à Mâcon, je ne manque jamais d'aller et venir sur les bords de la Saône, là où la ville, je ne sais pourquoi, m'évoque l'Italie, Florence, l'Arno peut-être. J'y vois la statue de Lamartine, toute en bronze, brillante sous le soleil. Je l'aimerais un peu moins sûre d'elle-même. Mais qu'importe. Lamartine y regarde droit vers le nord. L'idée me plaît bien.

Car, avec les romantiques, les vents dominants qui, depuis la Renaissance, venaient du sud, Athènes et Rome, soufflent maintenant plutôt du nord. En 1827, Gérard de Nerval traduit Goethe. La même année, dans sa préface de *Cromwell*, Victor Hugo encense le drame et, avec lui, Shakespeare. Lamartine s'en souviendra quand il mettra sur l'établi, douze ans plus tard, ce qui deviendra, on l'a vu, *Toussaint Louverture*, « *drame poétique* » et pourrait-on ajouter « *historique* ». Ce faisant, il fait pour le théâtre ce qui est en train d'arriver au roman : l'Écossais Walter Scott vient de fonder le roman historique avec *Ivanhoé*, qui est de 1819. Et, de Balzac à Stendhal en passant par Flaubert, tous les grands romanciers du XIXe siècle lui emboîteront le pas. Lamartine l'a

parfaitement compris. Walter Scott meurt en 1832. Immédiatement, Lamartine lui dédie une longue épître où il l'appelle « *Homère de l'histoire à l'immense Odyssée* » ou encore, « *pontife immortel* ». L'éloge n'est pas mince, n'est-ce pas !

En 1829, deux ans donc après la préface de *Cromwell*, Victor Hugo publie les *Orientales*. Avec ce recueil s'inaugure une nouvelle vision du monde. Le pays de toutes les naissances et de tous les éveils est maintenant, non plus tellement la Grèce et Rome, mais l'Orient. Nerval publie son *Voyage en Orient* en 1851. C'est à peu près l'époque de ses *Chimères*, où je lis par exemple :

*Je pense à toi Myrrtho, divine enchanteresse,
Au Pausilippe altier, de mille feux brillant,
A ton front inondé des clartés d'Orient ... »*

Lamartine l'a largement devancé, puisqu'il a publié son *Voyage en Orient* en 1835. Pour en savoir davantage à ce sujet, voir Guy Fossat, *Rêves d'Orient de Lamartine* », éd. académie de Mâcon, 2017.

Je me résume. *Toussaint Louverture, l'épître à Walter Scott, le Voyage en Orient*, pour ne citer que ceux-là, voilà trois ouvrages de Lamartine méconnus ou même totalement ignorés dans mes années 70 et pourtant très représentatifs de ce qu'il fut et sans lesquels on ne peut se faire qu'une idée très imparfaite de ce qu'il fut. Aux yeux d'Antoine Court, il y avait donc là de quoi faire. Et il l'a fait.

Puis il se plonge dans l'Histoire des Girondins

Si, après des années et des années de recherches et de travail, Antoine Court publie son gros livre *Les Girondins de Lamartine* (édition du Roure, Saint-Julien-Chapteuil, 1988), c'est qu'il ne peut pas supporter que Lamartine ne soit pour le plus grand nombre que le poète élégiaque d'Elvire, du lac et des bois couronnés d'un reste de verdure. Il ne peut pas supporter non plus que ce poète qui fut aussi et surtout, à ses yeux, un historien et un homme politique importants, meure en 1869 dans une indifférence quasi générale. Et puis, *l'Histoire des Girondins*, -Huit volumes parus en 1847! est un ouvrage paradoxal à bien des égards. Or Antoine Court était, par tempérament, un homme féru de paradoxes, de tout ce qui est et qu'on n'attendait pas, de tout ce qui peu ou prou s'écarte des sentiers battus. Pensez donc ! Qu'un noble, un gentleman-farmer de Saint-Point ou d'ailleurs s'intéresse à la révolution de 1789 et des années suivantes et n'en dise pas que du mal : intéressant, non ? Cela méritait investigation !

En vérité, Lamartine intervenait là en politique autant qu'en historien. On le lui a reproché bien sûr. Mais c'est justement ce mélange des genres qui pouvait susciter la curiosité d'Antoine Court. Deux exemples simplement. D'abord, la constitution de 1793 votée par la Convention et jamais appliquée. C'est la plus démocratique des constitutions que la France ait connues (et elle en a connu quelques-unes !). Le peuple y était dit « *souverain* », ce qui ouvrait la voie au referendum et, *horribile dictu*, le « *droit à l'insurrection* » y était clairement proclamé. L'application en fut suspendue sur proposition de Saint-Just, pour qui le gouvernement devait rester « *révolutionnaire jusqu'à la paix*. » La république en effet, on le sait, était attaquée de l'extérieur par les monarchies d'Europe et de l'intérieur par les Vendéens notamment. Victor Hugo a publié en 1874 un beau livre à ce sujet, *Quatre-vingt-treize*, un roman historique qui montre

bien la complexité des événements de cette année-là. Deuxièmement, chose la plus inattendue peut-être, dans un livre sur les Girondins, les modérés de la Convention, Lamartine affichait une sympathie plutôt pour...les Montagnards et Robespierre. Cela peut se comprendre, mais tout de même !... Outre la constitution de 93, Robespierre, quoi qu'aient pu dire ses détracteurs, est un partisan de l'abolition de l'esclavage. Et surtout, peut-être, il est « *l'Incorruptible* » et, en cela, disciple de Rousseau plus que de Voltaire, (n'est-ce pas, M. Guillemin ?), il est un adversaire déterminé de la bourgeoisie. Or, lorsque Lamartine travaille sur les *Girondins*, c'est cette même bourgeoisie qui est au pouvoir avec Louis-Philippe, le « roi des Français » depuis les trois Glorieuses de 1830, une bourgeoisie que, au fond de lui-même, il déteste, celle que Stendhal met en scène dans son *Lucien Leuwen*, cet admirable roman historique qu'il écrit en 1834. S'agissant de cette détestation, les raisons de Lamartine sont certes différentes de celles des Montagnards de Robespierre, mais elles sont, en revanche, assez semblables à celles de la plupart des romantiques français, royalistes ou bonapartistes -dans la première moitié du siècle en tout cas. Disant cela, je pense à Balzac, par exemple. Et je pense à Georg Lukács, qui a théorisé cet étrange phénomène dans son définitif essai, *le Roman historique*, qui, traduit en français, date de 1965.

Même s'il ne cachait pas ses sympathies, Antoine Court n'était surtout pas un thuriféraire. Je crois qu'il aurait bien aimé que, chez Lamartine, l'homme politique fût aussi brillant que l'homme de lettres. Ce ne fut pas le cas. Antoine Court me semble le regretter dans cet autre gros ouvrage qu'il fit paraître en 1988 : *L'auteur des Girondins ou les cent-vingt jours de Lamartine* (C.I.E.R.E.C., université de Saint-Etienne). Après les journées de février 1848 (que Flaubert éreinte assez méchamment dans *L'Education sentimentale*, son roman historique de 1869), la popularité de Lamartine était telle qu'il aurait pu devenir le principal chef, sinon le dictateur, de la IIe république. En avait-il vraiment envie ? Rien n'est moins sûr. Il y avait en lui, pense Antoine Court, une forme de fatalisme qui le conduisait à attendre que les choses viennent à lui plutôt que de les désirer assez fort pour aller les chercher. J'aime assez bien cette idée-là. Le certain est qu'il ne pouvait pas se relever des sanglantes journées de juin. On ne peut pas tout à la fois laisser tirer sur le peuple et solliciter ses suffrages. Son échec cuisant aux présidentielles de décembre 1848 était écrit dans ces journées de juin, inoubliables. Dommage ! Le connaissant, je suis sûr qu'Antoine Court aurait bien aimé, lui aussi, que la France eût, pour une fois, un poète pour président de la république.

Mais hélas, comme disait Baudelaire, je crois, nous vivons dans « *Un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve* ».

Nayemont-les-fosses, octobre 2023, Jo Martynciow